

# L'Ermite

Un ermite déchaux près d'un crâne blanchi

Cria Je vous maudis martyres et détresses

Trop de tentations malgré moi me caressent

Tentations de lune et de logomachies

Trop d'étoiles s'envolent quand je dis mes prières

Ô chef de morte Ô vieil ivoire Orbites Trous

Des narines rongées J'ai faim Mes cris s'enrouent

Voici donc pour mon jeûne un morceau de gruyère

Ô Seigneur flagellez les nuées du coucher

Qui vous tendent au ciel de si jolis culs roses

Et c'est le soir les fleurs de jour déjà se closent

Et les souris dans l'ombre incantent le plancher

Les humains savent tant de jeux l'amour la mourre

L'amour jeu des nombrils ou jeu de la grande oie

La mourre jeu du nombre illusoire des doigts

Seigneur faites Seigneur qu'un jour je m'enamoure

J'attends celle qui me tendra ses doigts menus

Combien de signes blancs aux ongles les paresses

Les mensonges pourtant j'attends qu'elle les dresse

Ses mains enamourées devant moi l'Inconnue

Seigneur que t'ai-je fait Vois Je suis unicorn

Pourtant malgré son bel effroi concupiscent  
Comme un poupon chéri mon sexe est innocent  
D'être anxieux seul et debout comme une borne

Seigneur le Christ est nu jetez jetez sur lui  
La robe sans couture éteignez les ardeurs  
Au puits vont se noyer tant de tintements d'heures  
Quand isochrones choient des gouttes d'eau de pluie

J'ai veillé trente nuits sous les lauriers-roses  
As-tu sué du sang Christ dans Gethsémani  
Crucifié réponds Dis non Moi je le nie  
Car j'ai trop espéré en vain l'hématidrose

J'écoutais à genoux toquer les battements  
Du cœur le sang roulait toujours en ses artères  
Qui sont de vieux coraux ou qui sont des clavaires  
Et mon aorte était avare éperdument

Une goutte tomba Sueur Et sa couleur  
Lueur Le sang si rouge et j'ai ri des damnés  
Puis enfin j'ai compris que je saignais du nez  
À cause des parfums violents de mes fleurs

Et j'ai ri du vieil ange qui n'est point venu  
De vol très indolent me tendre un beau calice  
J'ai ri de l'aile grise et j'ôte mon cilice  
Tissé de crins soyeux par de cruels canuts

Vertuchou Riotant des vulves des papesses

De saintes sans tetons j'irai vers les cités  
Et peut-être y mourir pour ma virginité  
Parmi les mains les peaux les mots et les promesses

Malgré les autans bleus je me dresse divin  
Comme un rayon de lune adoré par la mer  
En vain j'ai supplié tous les saints aémères  
Aucun n'a consacré mes doux pains sans levain

Et je marche Je fuis ô nuit Lilith ulule  
Et clame vainement et je vois de grands yeux  
S'ouvrir tragiquement Ô nuit je vois tes cieux  
S'étoiler calmement de splendides pilules

Un squelette de reine innocente est pendu  
À un long fil d'étoile en désespoir sévère  
La nuit les bois sont noirs et se meurt l'espoir vert  
Quand meurt le jour avec un râle inattendu

Et je marche je fuis ô jour l'émoi de l'aube  
Ferma le regard fixe et doux de vieux rubis  
Des hiboux et voici le regard des brebis  
Et des truies aux tetins roses comme des lobes

Des corbeaux éployés comme des tildes font  
Une ombre vaine aux pauvres champs de seigle mûr  
Non loin des bourgs où des chaumières sont impures  
D'avoir des hiboux morts cloués à leur plafond

Mes kilomètres longs Mes tristesses plénières

Les squelettes de doigts terminant les sapins  
Ont égaré ma route et mes rêves poupins  
Souvent et j'ai dormi au sol des sapinières

Enfin Ô soir pâmé Au bout de mes chemins  
La ville m'apparut très grave au son des cloches  
Et ma luxure meurt à présent que j'approche  
En entrant j'ai béni les foules des deux mains

Cité j'ai ri de tes palais tels que des truffes  
Blanches au sol fouillé de clairières bleues  
Or mes désirs s'en vont tous à la queue leu leu  
Ma migraine pieuse a coiffé sa cucuphe

Car toutes sont venues m'avouer leurs péchés  
Et Seigneur je suis saint par le vœu des amantes  
Zélotide et Lorie Louise et Diamante  
On dit Tu peux savoir ô toi l'effarouché

Ermite absous nos fautes jamais vénielles  
Ô toi le pur et le contrit que nous aimons  
Sache nos cœurs cache les jeux que nous aimons  
Et nos baisers quintessenciés comme du miel

Et j'absous les aveux pourpres comme leur sang  
Des poétesses nues des fées des fornarines  
Aucun pauvre désir ne gonfle ma poitrine  
Lorsque je vois le soir les couples s'enlaçant

Car je ne veux plus rien sinon laisser se clore

Mes yeux couple lassé au verger pantelant  
Plein du râle pompeux des groseilliers sanglants  
Et de la sainte cruauté des passiflores

Guillaume Apollinaire (1880–1918)